



Les fleurs de plomb

-Version prose-

La clameur incessante de la ville cède lentement à un murmure plausible. La lutte quotidienne du jour et de la nuit s'achève à l'horizon. Une chape de cendres occulte le pâle éclat d'un soleil mourant. L'astre en partant laisse dans sa traîne des langues ternes de jaune sulfureux et des croûtes de lave attiédie. L'obscurité ronge lentement les nuées marbrées de glaise

brunâtre et anthracite. La frénésie industrielle des hommes ajourne sa quête productive et la nuit s'installe insoucieusement. Sereine et maléfique, elle transfigure les êtres et les rappelle à leurs instincts anciens. Mutique complice de l'interdit, elle réforme l'urbanisme sévère, en un lieu affranchi. Quand la mécanique implacable de la cité tourne au ralenti, on trouve, à son entour, un anneau où palpite un simulacre de vie. À l'écart des règles, dans l'indifférence et le mépris, un monde à part survit.

Boulevards extérieurs ! L'hygiène urbaine en convulsions centrifuges rejette sa crasse et sa misère. Des filles clandestines, dans leur malade insomnie, trouvent ici un répit ; un carré de bitume délimite leur fuite immobile. Un décor sordide cerne le lieu qui les retient, les lignes verticales de sa pesante perspective dressent les barreaux d'une prison. Leur tâche est routinière et leur œuvre grossière, elles écoulent au rabais un substitut d'amour sans saveur, faussaires indifférentes, elles perpétuent l'imposture des sentiments.

La brume opalescente inonde le boulevard, lui donne des allures de fleuve trouble. Quelques taches de cambouis tombées d'un arc-en-ciel moribond égayent le pavé gras. Le flux engorgé du trafic a laissé place au passage de véhicules suspects. Ralentissant leur course, des requins de métal patrouillent à l'affût. Ils composent un cortège mécanique et grinçant, le revêtement humide répand le feulement frémissant de leur sillage. Dans la brouillasse hydraulique, des faisceaux halogènes traquent une pitance nocturne. La pâleur mercurielle* de quelques étoiles urbaines dévoile des éventualités ; au-dessus des réverbères, dans les vapeurs crasseuses, le regard borgne de la lune contemple la scène.

Avançant prudemment, on détaille l'endroit. L'encoignure obscure d'une façade décrépète exhale impunément des effluences alcalines. Rongé par une lèpre minérale, le soubassement du mur qui lèche le trottoir enfle et se délite. Sur le sol, une limace de latex rosâtre, saisie dans sa reptation, vomit sa bave séminale. Au bas du tableau, la tache terne d'un crachat paraphe l'étrange nature morte. À quelques pas, les brisures tranchantes d'une flasque d'alcool gravitent autour d'une seringue usagée. La forme tubulaire d'un diptère incolore apparaît. L'abdomen translucide du long insecte venimeux pointe son dard de métal ensanglanté. Terrassée par sa morsure dans un dernier combat, l'éphémère créature repose dans un linceul d'éclats de verre. Elle gît là jusque ses proches funérailles, une balayeuse passera pour la cérémonie.

Près d'une bordure de granit sale, la gueule béante d'un conteneur grisâtre souffle une haleine écœurante ; la bête a vomi quelques ordures à ses pieds. Deux rats poisseux délaissant leurs infectes ripailles rejoignent furtivement l'égout qui leur sert de refuge.

Une apparition fugitive éveille peu à peu des sentiments confus. D'exubérantes arabesques révèlent la rudesse d'une Vénus archaïque. Deux yeux exophtalmiques surgissent d'une face bistre aux traits démesurés, les cils trop longs qui les surplombent battent lourdement. Plaquée dans une pommade épaisse, la courte crinière qui façonne sa coiffure ébauche un casque lustré. Le rouge criard du vernis appliqué sur ses lèvres charnues souligne la composition fruste de son visage. Des mamelles outrancières écrasent sa taille qui se répand en volutes adipeuses, jusque sur des hanches démesurées. Deux cuisses massives supportent l'étrange échafaudage, les effluves musqués qui l'enveloppent ajoutent au vertige. La statue totémique se dresse sur le sol mouillé, dans le miroir d'asphalte où se trouble son reflet, une image hiératique irradie une énergie brutale.

Plus loin se profile une ombre aux dimensions discrètes. La chétive beauté d'un visage au teint calcique se dilue dans la grisaille du décor. Elle évoque une déesse balkanique déchue, tombée sur terre, de la cime de l'Arbre du Monde. Sa tête dodeline lentement d'un branlement si ample, que son menton caresse ses épaules. Le corps n'est plus qu'un chancelant métronome qui tient debout par habitude ; une langueur malade émane de ses oscillations. Le mouvement soudain se fige lorsque son regard abattu détecte un éventuel contributeur. L'esprit embué de vapeurs narcotiques, son sourire morbide traduit un soulagement temporaire. Il restera sur son visage, paralysé jusqu'aux prochaines douleurs.

La revue de cette galerie inconfortable dévoile maintenant une silhouette menue d'odalisque mandchoue. Ses courbes empruntent les lignes voluptueuses d'une jonque chinoise. La moire et le jais s'assemblent dans sa chevelure en une chatoyante harmonie. Une coiffure minimale encadre la pâleur gracieuse d'un portrait de faïence. L'exotique beauté délaye les scrupules, amende les transgressions, son raffinement inspire les plaisirs des amours orientales. Un œil noir vigilant fiché dans la fente aiguë de son globe délicat scrute sa prochaine proie.

Ces sœurs d'infortune se vendent sans réticence, leur dignité assommée par quelque psychotrope. Antalgiques vénéneux, stimulants mortifères, meurtrissent leur conscience et rongent leur humanité.

Perpétuelles déchues, elles célèbrent à l'unisson l'universelle défaite. Les femmes du butin des vieilles victoires, les victimes forcées d'ineptes dévotions ; elles entretiennent l'antique tradition.

Esclaves lascives de prêtres-proxénètes, anciennes hiérodules soumises aux dieux cupides ; elles sont intemporelles.

Filles superflues que la misère brocante, martyres sous le joug de féroces maquereaux ; elles sont la chair qui nourrit les bordels. Elles offrent leur douleur infinie au frisson pitoyable des plaisirs appointés, elles sont le réconfort factice des grégaires solitudes.

Des Babylone anciennes aux modernes cités, leur sacrifice a traversé les âges. Leur lente servitude distille obstinément, depuis l'éternité, la potion frelatée du bonheur légitime.

Captives résignées des boulevards noctambules, celles-ci sont familières, mais proches ou lointaines, depuis l'aube du monde, elles ont toujours été. Comme des fleurs de plomb plantées dans le ruisseau, elles seront là toujours, figées dans leur attente jusqu'aux lueurs du jour.

* Les vapeurs de mercure permettent l'éclairage urbain. Le mercure était aussi utilisé autrefois pour soigner la syphilis.

Georges Ioannitis
Tous droits réservés
<http://georgeioannitis.over-blog.com/>